

LAFRANCE, CÉLINE et SYLVIO BÉNARD. *Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa. Récits de vingt-sept familles madeliniennes ayant émigré en Abitibi en 1941 et 1942. L'Étang-du-Nord*, Éditions la Morue verte, 2017, 325 p. ISBN 978-2-924564-06-6

Richard Dubé

Volume 17, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1066033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1066033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, R. (2019). Review of [LAFRANCE, CÉLINE et SYLVIO BÉNARD. *Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa. Récits de vingt-sept familles madeliniennes ayant émigré en Abitibi en 1941 et 1942*. L'Étang-du-Nord, Éditions la Morue verte, 2017, 325 p. ISBN 978-2-924564-06-6]. *Rabaska*, 17, 314–319.
<https://doi.org/10.7202/1066033ar>

page. Évoquant l'œuvre territoriale de Tremblay de créer un royaume à l'échelle d'un village saguenéen, il rappelle : « Elle témoigne de ce j'appelle un *désir de paroisse*, car elle était conçue pour intensifier l'existence d'une communauté déjà existante en l'inscrivant dans un récit institutionnel. C'est l'aspect "rituel régalien" de la paroisse qui est retenu. D'autres angles pourraient toutefois être envisagés, pour que ce désir de paroisse trouve une forme autre, une forme plus horizontale, par exemple. C'est dans cette perspective qu'il est intéressant de revisiter les modalités concrètes d'existence des paroisses québécoises, dans le passé comme au présent. » (p. 152) Il reconnaît en cela une certaine utopie – en voilà une, en tout cas, qui est bien de chez-nous – qui a servi de trame de fond au développement de toute une société et, en sous-entendu, qu'il serait dommage de perdre en jetant le bébé avec l'eau du bain. Il nous met en garde contre cette fâcheuse habitude qui guette toute société qui, dans sa course, prend un virage sur les chapeaux de roue : « Thématiser ou expliciter le désir de paroisse qui s'y fait jour serait une façon intéressante de travailler les territoires que nous habitons et qui, en retour, nous habitent, parfois bien malgré nous. » (p. 153).

Dans cet essai, le jeune Simon Labrecque sonne une cloche, non pas le glas, que devraient entendre ceux et celles qui ont construit ce que l'on pourrait appeler "les chemins de la mémoire", ces véritables autoroutes du savoir culturel québécois, au pas à pas d'une production foisonnante, et qui ne devraient pas rester sourds à cette invitation de revisiter leur propre parcours à partir d'un nouvel angle de regard afin que leur œuvre – celle, en somme, de toute une génération – ne soit pas *in fine* laissée pour compte parce que perçue et comprise comme désuète, sinon pire, obsolète. À vrai dire, c'est un appel qui nous est lancé ; qu'allons-nous lui répondre ?

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité, Université Laval

LAFRANCE, CÉLINE et SYLVIO BÉNARD. *Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa. Récits de vingt-sept familles madelinienues ayant émigré en Abitibi en 1941 et 1942*. L'Étang-du-Nord, Éditions la Morue verte, 2017, 325 p. ISBN 978-2-924564-06-6.

En 2017, la publication chez les Éditions la Morue verte du récit des vingt-sept familles madelinienues ayant émigré en Abitibi en 1941 et en 1942 ouvre de nouvelles perspectives aux chercheurs, historiens et ethnologues, aux lecteurs intéressés par l'histoire locale et régionale, ainsi qu'à tous ceux que l'aventure humaine interpelle. Ce récit emprunte, dans sa facture et dans sa forme, l'approche, la manière et le ton des textes anciens. Il se compare

à ces documents que l'écrivain Umberto Eco présentait dans *Vertige de la liste* en distinguant deux modes de représentation : l'un autour du bouclier d'Achille, une forme achevée et circonscrite où Vulcain représente ce qu'il sait de la ville et de son histoire, en temps de guerre comme en temps de paix ; l'autre emprunte la forme d'un catalogue détaillé de navires, de guerriers et de sujets connexes. Ce deuxième mode de représentation prend le nom de liste ou d'énumération. Dans son texte, Umberto Eco produisait des listes pratiques et finies, entre autres, des énumérations en forme d'inventaires.

Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa est un texte d'inventaires et de recensements. Avant d'analyser les faits et les données, il faut d'abord les identifier, les établir, les recueillir et les agencer de telle sorte qu'un portrait global puisse être fait. À ce titre, ce livre dresse la liste des personnes et des familles qui ont vécu ce déplacement d'un groupe d'îles à une autre île, en les nommant, en établissant les liens de parenté et en situant les êtres dans le temps, les lieux et l'espace. Il raconte une première histoire en révélant ce qui a été vécu et en identifiant les protagonistes. Il structure la trame sociale de cette migration en précisant le contexte. Ce document de première source révèle les éléments essentiels d'une histoire vécue. Il est d'abord nominatif.

Une photographie en noir et blanc d'une partie du groupe de migrants coiffe une couverture cartonnée. La photo n'est pas anodine. Elle a été prise en 1941, à la gare du Palais à Québec avant le départ en train vers l'Abitibi. À l'avant, une quinzaine d'enfants endimanchés et, derrière eux, une dizaine d'adultes. Tous ont revêtu leurs plus beaux habits ; hommes et femmes, fillettes et garçons portent un couvre-chef. Un air de jeunesse transparait. Attentifs au photographe, ils regardent l'objectif. Leurs regards ne croisent pas celui du lecteur. Ils laissent deviner leur inquiétude, leur anxiété. La photo est solennelle. Elle rappelle les scènes croquées dans les gares européennes pendant la Seconde Guerre mondiale. En quatrième de couverture, une photo évoque le contexte des Îles-de-la-Madeleine. Elle a été croquée au départ de Cap-aux-Meules, sur la goélette à Cléophas, en 1942 et regroupe une vingtaine d'hommes et quelques jeunes femmes. Tous sont sérieux. Leurs regards expriment leur état d'âme. L'avenir demeure incertain... Que leur réservera-t-il ? Les deux couvertures annoncent déjà le contenu du livre : la chronique d'une expérience traumatisante. Pour la suite du monde, il faut d'abord rassembler les données constitutives de cette aventure originale : quitter l'archipel d'une centaine de kilomètres de long, les Îles-de-la-Madeleine dans le golfe Saint-Laurent, pour une île de 8 kilomètres de long par 1 kilomètre de large, l'Île Nepawa, au lac Abitibi, un plan d'eau de 930 km carrés à la frontière du Québec et de l'Ontario. Plus de 2 000 km séparent cette dernière île de l'archipel madelinot.

Le livre s'articule de façon ordonnée. Il n'emprunte pas sa structure aux classiques monographies paroissiales. Il veut mettre en valeur l'expérience familiale des hommes, des femmes et des enfants qui ont vécu cette migration. Tout au long du texte, les auteurs, Céline Lafrance et Sylvio Bénard, donnent la parole à ces Madelinots exilés en terre abitibienne.

La préface est signée par Marguerite à François Thériault et à Eudora Poirier, une protagoniste de cette aventure vécue alors qu'elle n'avait que 15 ans. Elle précise dans son propos le projet du livre qu'elle résume en ses propres mots. Par la suite, une note des auteurs formule l'objectif premier de ce livre « faire connaître l'histoire de ces Madelinots exilés en Abitibi, en 1941 et en 1942, à travers les souvenirs des témoins de l'époque et grâce aux informations trouvées dans les documents d'archives, pour que ce pan de l'histoire du Québec ne se perde pas. » Avant de donner la parole aux témoins de cette aventure, il convenait d'évoquer dans les premiers chapitres les divers contextes de cette migration : le contexte historique provincial, les plans de colonisation Gordon, Vautrin, Rogers-Auger et Bégin, le contexte historique des Îles, la sélection des familles et les grands départs : la grande traversée du Québec, les voyages de 1941 et de 1942. En quelques pages, le projet est expliqué, des documents écrits et photographiques le situent et la parole est donnée à ceux qui ont choisi d'y participer. Une dizaine de personnes racontent ce qu'ils ont vécu au départ des Îles, lors du voyage en train et à leur arrivée sur l'Île Nepawa. La parole devient texte; les récits s'inscrivent dans l'histoire. Les deux voyages sont bien documentés. Les voyageurs interviewés témoignent de leur expérience vécue en racontant avec moult détails les souvenirs de ces premiers événements.

Par la suite, le récit devient mémoriel. Il consigne la nouvelle vie dans ce nouveau décor. Il évoque le logement à l'arrivée, l'entraide nécessaire, le défrichage et l'installation alors que le quotidien se met en place. Il détaille les conditions de vie : la nourriture, les soins de santé, les vêtements, l'éducation et les divertissements. Il évoque le contexte social et religieux : les mariages et les naissances. Il rappelle les transformations qui changent la vie : le pont couvert, le nouveau lien avec le continent et l'électrification rurale. Cette partie introduit la grande question : rester en Abitibi, revenir vivre aux Îles ou aller ailleurs. Et ce chapitre se termine sur l'héritage madelinot et ce qu'il reste de ces vaillants pionniers : l'amour des Îles. Cette première partie de 130 pages est fort bien documentée. Elle s'appuie sur des documents photographiques originaux et significatifs. Elle donne surtout la parole aux Madelinots en les identifiant et en respectant leur langage et leur mode d'expression.

La seconde partie de ce livre enchaîne avec la liste de chacune des familles, les repères généalogiques, les noms des parents et des enfants, le lieu de l'établissement, l'âge des enfants à l'arrivée en Abitibi, la date du décès

et parfois une anecdote, le tout accompagné d'une photographie de mise en contexte. Chacun se reconnaît dans ce répertoire. Chacun pourra dire : « J'y étais avec les miens, des bribes de mon histoire y sont brièvement consignées. J'ai laissé ma trace dans le limon du sol argileux d'Abitibi. »

La dernière partie du livre est truffée d'informations complémentaires sur les Îles-de-la-Madeleine et sur l'Île Nepawa. Elle donne des détails sur les voyages de 1941 et de 1942, présente les trajets entre les îles, celles du départ comme celle de l'arrivée. Cette section est illustrée par des documents photographiques uniques, des documents historiés où plus de 90 % des personnes sont nommées et identifiées, un travail de moine, l'œuvre d'ethnologues avertis et consciencieux. Une revue de presse rappelle cette aventure et divers documents sur l'histoire de la colonisation abitibienne complètent le tout. Le livre se termine par une bibliographie et un index des noms.

Avant de discuter des commentaires critiques que ce livre a fait naître, qu'il me soit permis d'évoquer des références personnelles. Je suis né à quelques kilomètres de l'Île Nepawa, à Palmarolle, l'année du deuxième voyage des Madelinots. Dans mon enfance, j'avais 8 ans, ma famille a quitté ce village agricole pour gagner l'est de l'Abitibi, la région minière et forestière de Malartic. Pendant les vacances d'été des années 1950, je suis souvent retourné à Palmarolle, sur les belles terres agricoles du rang 7. Je connaissais Clerval, à deux pas de l'Île Nepawa, mais sans jamais avoir mis les pieds sur l'île. En 2005, en collaboration avec Paul Trépanier, originaire de Ville-Marie au Témiscamingue, je publiais *L'Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs*. Ce livre de la collection « Noir sur blanc » (Éditions GID) fait la chronique à travers l'imagerie légendaire des cent ans d'évolution de ce territoire, de 1860 à 1960. Le texte d'introduction annonce les couleurs des auteurs, en quelque sorte un éditorial. Il rappelle d'abord la poésie des langues et des peuples amérindiens dans les noms de lieux de la région : « à la hauteur des terres » : Abitibi ; lac « aux eaux profondes » : Témiscamingue ; rivière « au biscuit » : Harricana ; lac « bouché » : Kipawa ; « où l'on campe en passant » ou « la grande île » : Nepawa. Ce texte d'introduction fait état des origines historiques qui rattachent la région aux personnages de la Nouvelle-France : le chevalier de Troyes, D'Iberville, Radisson et Desgroseillers, et les soldats et capitaines : Rouyn, Destor, Palmarolle, Malartic, d'Aiguebelle et Rochebeaucourt. Il affirme à l'instar du cinéaste Gilles Carles, comment l'Abitibi-Témiscamingue a toujours assumé son identité nord-américaine, plus précisément celle du Far West. Il dresse la liste des problèmes régionaux reliés aux routes et aux transports, à l'opposition du développement du sol et du sous-sol, du monde rural et de l'univers minier. Il fait état de la modernité culturelle de la région en exprimant le souhait que s'ouvrent les portes de l'histoire culturelle, la parente pauvre de la discipline historique.

La colonisation de l'Abitibi a été analysée et commentée. Plusieurs ont conclu à un échec de ce projet développé à la suite de la crise économique qui a rudement touché les campagnes et les villes du Québec. Le livre *Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa* s'inscrit dans la mouvance de l'agriculturisme qui a inspiré le retour à la terre en ce pays de colonisation. Les auteurs, Céline Lafrance et Sylvio Bénard, n'ont pas développé dans ce livre de position critique sur cette migration. Ils ont gardé une distance qui a permis à ceux et celles qui l'ont vécue et à leurs descendants de témoigner en évoquant des souvenirs, en consignand des faits, en structurant des histoires personnelles et en les racontant à des témoins chargés de les consigner et de les transmettre. Les lecteurs, quant à eux, découvrent d'abord une histoire originale et unique d'une migration dans des territoires aujourd'hui mieux connus. Et ils s'interrogent sur le sens et la portée du déplacement de cette population insulaire, et se questionnent sur les motivations et les actions des décideurs publics de cette époque. Chacun voit le monde de sa fenêtre ou du pas de sa porte. L'Abitibi vu de Montréal ou de Québec est depuis toujours une région éloignée, une région ressource, une région dont les racines historiques plongent profondément dans la crise économique du début du xx^e siècle et dans la misère des années 1930. Cette vision de l'Abitibi perdure dans l'esprit de plusieurs qui oublient les succès économiques et la prise en charge sociale et culturelle des dernières décennies.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'évoquer le point de vue de deux journalistes qui ont réfléchi et analysé des aspects de la vie en région dont celle de l'Abitibi : Yves Boisvert de *La Presse* dans un article intitulé « Cul-de-sac à l'Île Nepawa » et Josée Boileau, ancienne éditorialiste au *Devoir*, dans le livre *J'ai refait le plus beau voyage*.

Dans un article paru le 24 mai 2019, Yves Boisvert évoque le cul-de-sac de cette aventure des Madelinots à l'Île Nepawa : « Les temps sont durs aux Îles, et le “ministère de la Colonisation” du Québec (qui a existé jusque dans les années 70) avait fait miroiter à une centaine de Madelinots lopin de terre près d'un lac poissonneux, maison et prospérité. Au lieu des maisons, ils ont trouvé des camps de bûcherons traversés par le vent, des hivers à -40, une forêt à défricher. [...] Témoins disparus d'une sorte de déportation intérieure. Et aussi des politiques absurdes de “colonisation” des gouvernements pendant la crise économique et au-delà, politiques bénies par l'Église. Mais au bout du chemin, dis-moi c'qui va rester. Maudite bonne question. » Fin de l'article. Fin du commentaire.

Au deuxième trimestre 2019, Josée Boileau fait paraître son récit : *J'ai refait le plus beau voyage*. Elle évoque les circonstances de cette publication : « Juin 2017. Alors que les repères communs semblent se dissoudre et la

morosité politique s'accroître, Josée Boileau se demande si elle doit célébrer la Fête nationale du Québec. [...] Mais quand les artistes invités entonnent *Le plus beau voyage*, le grand classique de Claude Gauthier, une interrogation se pointe : quel est donc celui que nous faisons aujourd'hui ? [...] C'est ainsi qu'elle décide de refaire le voyage à son tour... » En 12 chapitres, elle actualise le texte de Claude Gauthier en commentant les grands axes de sa chanson. Dans le deuxième chapitre qu'elle intitule : « Je suis d'espace et d'horizons », elle dit : « Je m'interroge d'ailleurs tout autant quand, de Québec, je regarde vers les chemins qui mènent au nord, s'enfonçant vers des bois de plus en plus serrés. Pourquoi pousser si loin pour s'installer, pour y rester ». Elle évoque alors Alfred DesRochers qui, dans son célèbre poème « Je suis un fils déchu » du recueil *À l'ombre de l'Orford*, parle de ces violents, ces forts, ces hasardeux qui étaient là pour bâtir un pays neuf, prêts pour ce faire à « émigrer par en haut ». Et la journaliste de rappeler ce qu'elle a ressenti lors de son premier voyage en Abitibi : « Mais au sortir du parc de La Vérendrye réapparaissait la civilisation, accueillante et dynamique. Et je prenais à nouveau conscience de quelle jeunesse relève l'occupation pérenne du territoire, ce "pays neuf que je tiens d'eux" comme disait Alfred DesRochers. S'ajoutait à mes pensées le courage qu'il avait fallu pour ainsi s'établir dans des terres de roches et des mers de bois, et davantage encore la détermination à puiser pour s'y convaincre d'y rester. [...] que grâce aux efforts d'hommes et de femmes, une région a fini par naître et s'implanter solidement. » Josée Boileau termine ce chapitre en parlant de l'occupation du territoire et de la vitalité des régions. « Cet espace-là nous appartient à tous, il s'inscrit dans notre histoire et il est porteur d'avenir : il y a de quoi faire ».

Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa ajoute une pierre à l'édifice de la colonisation du début du xx^e siècle. Ce livre est à mettre en comparaison avec tous ces récits de migration vers le Nord-Ouest qui évoquent le contexte économique, social et politique de l'époque. Ces migrants portaient de Charlevoix, de la Beauce, de Portneuf, de Bellechasse, des Cantons de l'Est. Ils étaient recrutés et encadrés par des sociétés de colonisation. La même appartenance paroissiale favorisait les nouvelles implantations. Un livre, un film et bien des commentaires ont emprunté les accents d'un thème à la mode : « un royaume vous attend ». Les auteurs Céline Lafrance et Sylvio Bénard remettent la pendule à l'heure. Ils nous permettent de relire le passé les yeux bien ouverts et nous invitent à rester alertes, conscients et lucides.

RICHARD DUBÉ
Québec